

Behobanan
 Les journaux français ont marqué une surprise indignée des dernières déclarations du comte de Reventlow. On sait que celui-ci a trouvé le moyen d'excuser, voire même d'approuver les massacres des Arméniens : « Meurtres et atrocités ? non ! a-t-il écrit dans la « Deutsche Tageszeitung », simples décisions administratives justifiées et nécessaires ».

Est-ce donc là une théorie si nouvelle en Allemagne ? Les premiers massacres d'Arméniens (on sait que le sultan rouge avait fait égorger 300.000 de ces malheureux) avaient-ils empêché Guillaume II de se rendre en grande pompe à Constantinople pour s'y proclamer protecteur de l'Islam ?

L'Allemand ne connaît pas la pitié. Tout naturellement il emploie la force, dont il dispose, pour écarter l'obstacle, même par le vol organisé, même par la suppression de l'adversaire. Qu'était donc la politique de la colonisation et d'expropriation, inaugurée par la Prusse en Posnanie, sinon le pire de tous les attentats contre le droit national ? Or, les pangermanistes ne voulaient plus, depuis des années, se contenter de ces évictions brutales de citoyens. Ils réclamaient à grands cris du gouvernement la déportation en masse des Polonais réfractaires à la culture allemande, et, dans leurs gémissements sur l'accroissement rapide de la population slave, dans l'empire, on sentait percer comme le regret de ne pouvoir procéder, en temps de paix, comme Abd-ul-Hamid, par voie de suppression de ces récalcitrants trop prolifiques.

Cette préoccupation de germanisation par la violence semble obséder

— Vous m'avez dit l'autre jour, mon cher d'Auriol, que, selon vous, les moyens infâmes qu'emploient les Allemands* à la guerre déshonorent la guerre elle-même et que, pour cette raison, il n'y avait pas à les trop déplorer. Vous n'étiez pas loin de vous en réjouir, si j'ai bonne mémoire ?

— Ma foi, répliqua Jean d'Auriol, j'ai bien pu dire ça... on dit tant de bêtises !... Mais d'abord, passez-moi du feu, ma pipe est éteinte.

Il alluma sa pipe et reprit ?

— Oui, on dit beaucoup de bêtises, même quand on n'est pas dépourvu d'intelligence, et peut-être pourrait-on affirmer qu'on en dit surtout quand on est très intelligent. Et cela, qui semble paradoxal, s'explique parfaitement. Toutes les questions ont un grand nombre d'aspects différents ; une grande intelligence les voit tous, mais successivement, et plus elle en aperçoit, plus elle a de chances d'erreur. La haute raison consiste à tout peser et à ne conclure qu'à bon escient, et c'est pourquoi le bon sens dame souvent le pion à l'esprit. Vous me parliez, l'autre jour des abominables moyens de guerre employés par les Allemands et je vous ai dit : « Ils déshonorent la guerre, tant mieux ! » Ne voyez-là qu'une boutade, je vous prie. La question, mieux étudiée, mérite une autre conclusion.

— Vous l'entrevoiez, cette conclusion ?

— Je dis d'abord, avec vous, qu'il y eut jadis une manière noble de faire la guerre. On voulait faire triompher un intérêt, — soit ; — ou une idée, — très bien ; — et l'on se battait à **armes courtoises**, lorsqu'on n'avait pu s'entendre diplomatiquement. De la sorte

maintenant les cercles dirigeants de l'Allemagne. Dans le fameux mémoire secret que les sept plus grandes associations économiques de l'empire firent remettre au chancelier au mois de ~~octobre~~ ^{par trois fois} ~~1911~~ ^{les retrouvons répé-} ~~1911~~ ^{tant pour la Bel-}gique, que pour les larges bandes de territoire français et russe que les annexionnistes veulent incorporer à la plus grande Allemagne, les signataires de cet incomparable document de la barbarie teutonne, insistent pour que la population indigène soit expulsée et que les propriétés soient partagées, sans indemnités, entre les soldats de l'armée du kaiser.

L'Allemand sait par expérience qu'il ne fera jamais la conquête morale des peuples qu'il compte encore asservir. Alors quoi ? il les supprime. Les massacrer, comme le sultan le fit pour les Arméniens, il n'en a pas le courage. Il se borne donc à les dépouiller et à les chasser de leurs terres. Mais on devine que, s'il ne redoutait pas la réprobation de tout le monde civilisé, il recourrait à des procédés plus sommaires. En attendant il approuve chez les autres, ce qu'il n'est pas encore en mesure d'entreprendre lui-même malgré le désir qu'il en a.

On ne saurait trop insister sur ces instincts sauvages. Dix-huit siècles de civilisation chrétienne ont passé sur le Germain sans rien changer à sa mentalité. L'Allemand d'aujourd'hui est resté ce qu'étaient ses lointains ancêtres et, dès que le léger vernis de morale qui recouvre sa barbarie primitive éciate sous la pression des événements, on voit apparaître chez lui le Visigoth, massacreur d'innocents, destructeur de beauté, ignoblement chapardeur. Entre l'adorateur de Wotan et le prétendu dévot du Christ, il n'y a qu'une différence. Le barbare d'autrefois obéissait à ses instincts sans les raisonner, son descendant cherche aux mêmes violences des explications philosophiques.

Des deux quel est le plus odieux ? celui dont la conscience est muette, ou celui qui impose silence à la sienne par d'abominables sophismes ? Poser la question c'est la résoudre. Reventlow, l'homme en apparence policé, qui applaudit au spectacle d'un peuple sans défense, massacré par ses maîtres, se place bien au-dessous des soldats d'Attila. Ceux-ci agissaient comme des brutes, mais du moins ne s'attardaient pas à d'odieuses escobarderies. L'Allemand d'aujourd'hui est au contraire conscient de son ignominie, puisqu'il s'épuise à la dissimuler sous le voile épais de théories monstrueuses.

Le « grand » Frédéric disait : « Commençons par nous emparer des provinces que nous convoitons, nous trouverons toujours plus tard des doctes professeurs pour établir que nous en avons le droit ». Toute la politique prussienne tient dans cette phrase. Le crime d'abord, l'explication et l'excuse ensuite.